

SAPPHO. L'Égal des dieux. Cent versions d'un poème recueillies par Philippe BRUNET. Préface de Karen Haddad-Wotling. Éditions Allia, 1998, 143 pages.

Philippe Brunet nous avait procuré une magnifique édition bilingue des *Poèmes et fragments de Sappho* (L'Âge d'Homme, 1991). Avec son petit (par le volume) livre sur *La Naissance de la littérature dans la Grèce ancienne* (LGF, 1997), il nous a donné le sentiment d'avoir tout à découvrir sur ce sujet vieux comme la littérature. Il était donc parfaitement capable de présenter lui-même ces *Cent versions*, fruit de quelques étés passés à la Nationale, non seulement comme il le fait dans une postface (« Pourquoi ce livre ? » suivi d'une « Note bibliographique ») dont la modestie l'honore, mais aussi à la place de Karen Haddad-Wotling, qui a eu l'honneur de rédiger la préface. Cette préface est excellente, certes, et dit tout l'essentiel : que le poème de Sappho a bénéficié, à compter de sa première édition en langue française, d'un « mouvement de retraduction » presque continu, en sorte que ce recueil permet de récapituler quasiment toute l'histoire de la poésie française, de balayer toutes les écoles de traducteurs, de ratisser toutes les lectures possibles du texte premier, et même toutes les transformations et transsexuations possibles. Préface et postface se rejoignent sur la ligne tracée par Claude Lévi-Strauss pour le mythe : l'ensemble de ses versions constitue le poème.

Dès lors, Philippe Brunet est le poète, en cette présente fin d'un siècle où la littérature n'a cessé d'émerger comme son propre sujet privilégié, pour elle-même et en elle-même. Étant l'auteur, il ne pouvait se préfacer lui-même. L'auteur ? Il a refusé de reproduire sa propre version, précédemment publiée ! Mais l'auteur d'une autre manière. On savait depuis toujours que les poèmes sont faits non seulement avec les mots de la tribu, mais avec des images, des rythmes, des hémistiches et parfois des vers entiers empruntés aux prédécesseurs et aux contemporains, lambeaux inconsciemment ou consciemment arrachés et dérobés, pour être pris dans une trame elle-même plus ou moins neuve. Philippe Brunet n'entasse pas syllabe sur syllabe ni vers sur vers, mais poème sur poème, procédant par blocs entiers tous extraits d'une même carrière, — architecte cyclopéen. Il est bel et bien l'auteur de ce joli petit volume à la typographie soignée (sauf pour le texte grec !).

Il lui a appartenu d'écrire, à l'aube même de notre tradition lyrique, ces dix-sept vers qui disent l'amour au plus près du corps, dans ses deux extrêmes : le rire des dieux, l'approche de la mort. Dix-sept vers d'abord transmis comme citation au sein d'un traité de rhétorique d'où ils ont pris leur envol, poème inachevé, quête inassouvie d'une complétude impossible. Il lui a appartenu d'empiler les versions successives dans l'ordre aveugle de la chronologie, et de les embrasser, nouvel Argus aux cent yeux.

La *Revue de Littérature Comparée* a tendance à rejeter vers des revues spécialisées l'étude des relations « franco-anciennes ». Et cet objet insolite qui nous tombe du septième ciel intéresse au premier chef nos collègues « francisants », qu'ils veuillent fournir à leurs étudiants un cahier d'exercices sur l'orthographe, le lexique, la syntaxe, la métrique, ou l'esthétique. Mais les comparatistes pourraient aussi avantageusement l'inscrire au programme des premières comme des dernières années, pour illustrer les problèmes de la traduction et de l'imitation, et aussi pour une autre raison, car Mallarmé n'aurait pas dit autre chose : « La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale ».

Jacques BODY